

SEANAN MCGUIRE

LES  
PORTES  
PERDUES

Pygmalion 



# Les Portes perdues



Seanan McGuire

# Les Portes perdues

Les Enfants indociles – 1

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Benjamin Kuntzer*

Pygmalion 

Titre original :  
EVERY HEART A DOORWAY

Pour plus d'informations sur nos parutions,  
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.  
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2016 by Seanan McGuire  
© 2021, Pygmalion, département de Flammarion pour  
l'édition en langue française  
ISBN : 978-2-0815-1052-4

*Pour les méchants*



# PREMIÈRE PARTIE

Les après-midi dorés



## Il y avait une petite fille

Les filles n'étaient jamais là pour les entretiens d'admission. Seulement leurs parents, tuteurs, frères et sœurs déconcertés, qui désiraient tant les aider sans savoir comment s'y prendre. Il aurait été trop difficile pour les élèves potentiels de rester assis à écouter les personnes qu'ils aimaient le plus au monde – dans ce monde, en tout cas – taxer leurs souvenirs d'illusions, leurs expériences de fantasmes, leur vie de quelque maladie incurable.

Pis encore, ils auraient eu de la peine à se fier à l'école si, pour leur première rencontre, Eleanor était vêtue de gris et lilas tout ce qu'il y a de plus respectables, avec les cheveux coiffés à l'avenant, à la manière des vieilles tantes impassibles qui n'existaient que dans les contes pour enfants. La véritable Eleanor ressemblait à tout sauf à ça. Entendre ses propos n'aurait fait qu'empirer la situation, puisqu'elle expliquait avec tant de sérieux et de sincérité que son école aiderait à soigner les choses qui avaient pu mal tourner dans

l'esprit de tous ces petits agneaux égarés. Avec elle, les enfants brisés recouvreraient leur intégrité.

Elle mentait, bien évidemment, mais ses futurs élèves éventuels n'avaient aucun moyen de le savoir. Elle exigeait donc de rencontrer leurs responsables légaux en particulier, puis elle les roulait dans la farine avec l'art et la manière d'une arnaqueuse-née. Si ces tuteurs s'étaient un jour réunis pour comparer les notes qu'ils avaient prises, ils auraient découvert un scénario bien maîtrisé et parfaitement façonné, comme toutes les meilleures armes.

« Il s'agit d'un trouble rare, mais pas unique, qui se manifeste chez les jeunes filles s'apprêtant à devenir femmes », expliquait-elle en veillant à soutenir le regard de ses interlocuteurs désespérés et dépassés par les derniers écarts de conduite de la petite dont ils avaient la charge. Dans les rares cas où elle s'adressait aux parents d'un garçon, elle faisait légèrement évoluer son discours, mais pas davantage que la situation ne l'exigeait. Elle peaufinait ce numéro depuis longtemps, et savait comment jouer sur les peurs et les désirs des adultes. Tous voulaient ce qu'il y avait de mieux pour leur pupille, exactement comme elle. Simple-ment, leur définition de la nature de ce « mieux » était sensiblement différente.

Aux parents, elle expliquait : « C'est une forme de délire, et un peu de temps loin de la maison pourrait suffire à le soigner. »

Aux oncles et tantes, elle assurait : « Ce n'est pas votre faute, et je peux être la solution. »

Aux grands-parents, elle adjurait : « Laissez-moi vous aider. S'il vous plaît, laissez-moi vous aider. »

Certaines familles n'étaient pas convaincues qu'un séjour en pensionnat soit la meilleure solution. Un tiers environ des recrues potentielles lui filaient entre les doigts, et elle le déplorait beaucoup, car leur vie serait dès lors infiniment plus difficile qu'il n'était nécessaire alors qu'elles auraient pu être sauvées. Elle se réjouissait cependant pour chaque enfant qui lui était confié. Au moins, durant leur séjour auprès d'elle, quelqu'un les comprendrait. Même ceux qui n'auraient jamais plus l'occasion de rentrer chez eux se trouveraient en compagnie de leurs pairs, ce qui était inestimable.

Eleanor West passait ses journées à leur offrir ce dont elle n'avait jamais pu bénéficier, en espérant qu'un jour cela lui permettrait de retourner à l'endroit auquel elle appartenait vraiment.



## Rentrer à la maison, quitter la maison

L'habitude de la narration, de transformer le banal en miraculeux, était difficile à perdre. La faculté de narration venait naturellement après un temps certain passé en compagnie d'épouvantails dotés de la parole ou de chats capables de disparaître. D'une certaine manière, cela permettait de garder les pieds sur terre, de rester connecté au mince filin de continuité qui parcourait chaque vie, si étrange qu'elle puisse devenir. Narrer l'impossible, en faire une histoire afin de le contrôler. Ainsi :

Le manoir se dressait au milieu de ce qu'on aurait pu qualifier de champ, s'il n'avait été utilisé pour accueillir une demeure privée. L'herbe y était parfaitement verte, les arbres amassés autour de la structure étaient parfaitement élagués, et le potager poussait dans une profusion de couleurs qui n'existait habituellement que dans un arc-en-ciel ou au sein d'un coffre à jouets. Le fin ruban noir de l'allée se déroulait depuis le portail lointain pour venir former une boucle devant l'entrée du manoir, constituant une élégante

aire de stationnement au pied du porche. Un véhicule d'un jaune sordide remonta le chemin ; il paraissait d'autant plus délabré devant cette toile de fond particulièrement soignée. La portière arrière claqua et la voiture repartit, abandonnant une adolescente dans son sillage.

Grande et svelte, elle ne devait pas avoir plus de dix-sept ans. Ses traits étaient encore mal définis autour des yeux et de la bouche, telle une œuvre inachevée que le temps devait encore figoler. Elle était habillée en noir – jean noir, bottines noires aux minuscules boutons noirs se succédant en rangs serrés des orteils jusqu'aux mollets – et blanc – débardeur ample et bracelets en fausses perles. La seule touche de couleur qu'elle arborait était le ruban grenade noué à la base de sa queue-de-cheval. Ses cheveux d'une pâleur d'os étaient zébrés de rayures noires, comme de l'encre renversée sur un sol de marbre, et ses yeux étaient clairs comme la glace. Elle plissa les paupières pour se protéger de la lumière extérieure. Apparemment, elle n'avait plus vu le soleil depuis un bon moment. Sa valisette à roulettes était rose vif, et couverte de pâquerettes dessinées. Selon toute vraisemblance, elle ne l'avait pas choisie elle-même.

Plaçant sa main en visière, la fille se tourna vers le manoir et s'attarda sur l'enseigne suspendue à l'avant-toit du porche. MAISON DES ENFANTS INDOCILES D'ELEANOR WEST s'affichait en grosses lettres. Puis, en plus petits caractères : PAS DE DÉMARCHAGE, PAS DE VISITEURS, PAS DE QUESTIONS.

La fille cilla. La fille abaissa la main. Puis, lentement, la fille s'avança vers les marches.

Au deuxième étage du manoir, Eleanor West lâcha le rideau et se tourna vers la porte alors que le tissu reprenait sa position initiale. Elle avait l'apparence d'une femme bien conservée approchant des soixante-dix ans, même si son âge véritable était plus proche d'un siècle : voyager sur les terres qu'elle avait jadis fréquentées avait tendance à chambouler l'horloge interne, empêchant l'action du temps sur le corps. Certains jours, elle était ravie de cette longévité, qui lui avait permis d'aider tellement plus d'enfants qu'elle ne l'aurait pu en laissant closes les portes qu'elle avait ouvertes, en refusant de s'éloigner du droit chemin. D'autres fois, elle se demandait si ce monde découvrirait un jour son existence – qu'elle était la petite Ely West, l'Indocile, ayant miraculeusement survécu toutes ces années – et ce qu'il adviendrait alors.

Pour l'heure, néanmoins, elle avait encore les reins solides et le regard aussi pénétrant que ce jour où, alors âgée de sept ans, elle avait deviné une ouverture entre les racines d'un arbre sur le domaine de son père. Peu importait que sa chevelure fût désormais blanchie, et sa peau ramollie par les rides et les souvenirs. Il subsistait quelque chose d'inachevé autour de ses yeux ; elle n'en avait pas encore fini. Elle était une histoire en cours, pas un épilogue. Et si elle décidait de narrer son existence un mot après l'autre en descendant l'escalier pour accueillir sa dernière arrivante,

cela ne faisait de mal à personne. La narration était, après tout, une habitude difficile à perdre.

Parfois, le corps ne possédait rien d'autre.

Nancy se tenait, figée, au milieu du vestibule, la main serrée autour de la poignée de sa valise ; elle observait autour d'elle, tentant de se repérer. Elle n'avait su à quoi s'attendre au sujet de cette « école spéciale » dans laquelle ses parents l'envoyaient, mais certainement pas à cette... élégante maison de campagne. Les murs étaient couverts d'un papier peint fleuri de roses et de clématites entremêlées, et les meubles – du moins les quelques-uns qu'il y avait dans cette entrée volontairement dépouillée – étaient tous des antiquités en bois massif et ciré, ornées de garniture en cuivre assorties aux spirales de la rampe d'escalier. Le parquet était en merisier, et lorsqu'elle regarda plus haut, tentant de déplacer les yeux sans lever le menton, elle découvrit un lustre complexe aux branches en forme de fleurs écloses.

« Il a été conçu par l'une de nos anciennes élèves », signifia une voix.

Nancy s'arracha à sa contemplation et pivota vers l'escalier.

La femme qui le descendait était mince, comme pouvaient l'être les dames âgées, mais elle se tenait très droite, et la main posée sur la balustrade semblait ne lui servir que de guide, pas de soutien. Ses cheveux étaient aussi blancs que ceux de Nancy, sans les mèches noires provocantes, et coiffés en un globe

permanenté, ce qui lui conférait des allures de pissenlit aigretté. Elle aurait eu l'air tout à fait respectable sans son pantalon orange fluo associé à un pull-over en laine multicolore tricoté à la main et à un collier en pierres semi-précieuses d'une dizaine de teintes incompatibles. Nancy sentit ses yeux s'écarquiller en dépit de ses efforts, et elle se morigéna intérieurement. Elle perdait chaque jour un peu plus la maîtrise de son sang-froid. Bientôt, elle se révélerait aussi agitée et instable que n'importe quel vivant, et elle ne retrouverait jamais le chemin de chez elle.

« Il est pratiquement tout en verre, bien sûr, à part les morceaux qui n'en sont pas », poursuivit la femme, que la scrutation flagrante de Nancy ne semblait pas perturber. « Je ne sais pas trop comment on fabrique ce genre de chose. Sans doute en faisant fondre du sable. J'ai toutefois contribué à ces gros prismes en forme de larmes, au milieu. Tous les douze ont été réalisés par mes soins. Je n'en suis pas peu fière. »

Elle marqua une pause, s'attendant sans doute à ce que Nancy réponde.

Celle-ci déglutit. Elle avait la gorge tellement sèche depuis quelques jours, et rien ne semblait en mesure de chasser la poussière qui la tapissait. « Si vous ne savez pas faire du verre, comment avez-vous fait ces prismes ? » s'étonna-t-elle.

La femme sourit. « Avec mes larmes, bien sûr. Ici, considère toujours que la réponse la plus simple est la bonne, car ce sera bien souvent le cas. Je m'appelle

Eleanor West. Bienvenue chez moi. Tu dois être Nancy ?

— Oui, répondit Nancy lentement. Comment le savez-v... ?

— Eh bien, je n'attends pas d'autre élève aujourd'hui. Vous n'êtes plus aussi nombreux qu'avant. Soit les portes se font plus rares, soit cela vous dérange moins de ne pas revenir. Bon, ne dis plus rien et laisse-moi t'examiner. » Eleanor descendit les trois dernières marches et vint se poster devant Nancy pour l'étudier avec intensité pendant plusieurs secondes. Puis elle se mit à lui tourner autour, tout doucement. « Mmm. Grande, svelte et très pâle. Tu dois venir d'un endroit où il n'y a pas de soleil – mais pas de vampires non plus, à en juger par la peau de ton cou. Jack et Jill seront terriblement ravies de faire ta connaissance. Elles commencent à se lasser de toute la lumière et la douceur que les gens nous apportent.

— Des vampires ? répondit Nancy d'un air ébahi. Ils n'existent pas réellement.

— Rien de tout ceci n'est réel, ma chérie. Ni cette maison, ni cette conversation, ni les chaussures que tu portes – qui sont démodées de plusieurs années si tu as l'intention de te réacclimater aux goûts de tes camarades, et pas adaptées au deuil si tu tentes de te raccrocher à ton passé récent –, ni aucune d'entre nous. Le "réel" est un mot de quatre lettres, et je te remercierai de l'employer aussi peu souvent que possible tant que tu vivras sous mon toit. » Eleanor acheva son tour et se retrouva à nouveau face à Nancy. « Ce sont